

Christologie bien bâtie

« Qui dites-vous que je suis ? » La réponse à cette question de Jésus fait le cœur de la confession chrétienne, et son élaboration, la doctrine de la Personne du Christ ou christologie, constitue le pilier central de la théologie systématique. Il convenait donc que les éditions Excelsis publient, parmi les premiers ouvrages de la collection « Théologie », la belle et solide synthèse de l'Écossais Donald Macleod, intitulée *la Personne du Christ*¹.

Donald Macleod a déjà fait la preuve de sa compétence. Il est le « Principal » du *Free Church College* à Edimbourg² et il ajoute depuis peu à cette charge une chaire spéciale de théologie systématique à l'Université de Glasgow. Son ouvrage offre un diptyque de riche symétrie, rapporté aux deux plus grands conciles : d'abord « *Vrai Dieu de vrai Dieu* » : *des Évangiles à Nicée*, puis « *Vraiment Dieu et vraiment homme* » : *Chalcédoine et l'après-Chalcédoine*. Il y montre une belle maîtrise des données

bibliques, de la tradition patristique et des apports mélangés de la modernité, jusqu'à nos jours. Avec une fermeté sans fermeture, il défend les conclusions classiques et fournit des arguments contre les négateurs.

Il ne serait guère utile de résumer un tel livre, dont l'originalité, admirable, est de n'en pas chercher. Comme l'eau d'un torrent rejailit de caillou en caillou, notre lecture a descendu le cours de l'exposé en rebondissant de joie en joie. Mentionnons le traitement de la prophétie de l'Emmanuel (Es 7.14), dont la portée messianique directe est prudemment maintenue (p. 21s.) ; la réfutation de Shedd et de sa thèse bizarre d'une justification de la nature humaine du Christ par effet anticipé de la Croix (p. 41) et celle du scepticisme moderniste de Dunn sur les Évangiles (p. 51ss)³ ; la reprise de la forte affirmation de Mascall : « seul Dieu, le Créateur, peut, sans perdre sa propre identité, devenir un être d'ordre radicalement différent du sien » (p. 96) ; le développement du sens de la Transfiguration, par laquelle « c'est la Passion elle-même qui est transfigurée » (p. 124) et le passage saisissant sur la terreur qui a saisi notre Seigneur en Gethsémané (p. 212). Nous avons appris avec profit quels autres qu'Edward Irving ont partagé, avant et après lui, son exécrable doctrine

1. Donald MACLEOD, *La Personne du Christ*, trad. Christophe PAYA, coll. « Théologie », Cléon-d'Andran, Excelsis, nov. 1999 (original de 1998), 341 p.
2. La *Free Church of Scotland* est une Eglise de type réformé strict, séparée de l'Eglise réformée « établie » ou *Kirk* (en Ecosse, ce n'est pas l'Eglise anglicane qui est établie, mais l'Eglise réformée ou presbytérienne). L'histoire est assez compliquée ; l'actuelle *Free Church*, surtout représentée dans les *highlands*, est issue d'un groupe minoritaire ayant refusé, en 1900, la fusion avec l'Eglise Presbytérienne Unie (laquelle a rejoint la *Kirk* en 1929).

3. Egalement de l'incarnationnisme inclusif avancé par J.B. Torrance, p. 250.

de la chair du Christ pécheresse (p. 274, n.1). Nous pourrions multiplier les exemples d'apports précieux.

On n'a pas manqué de nous interroger sur le rapport à notre *Christologie*, dont les mêmes éditions Excelsis doivent, d'ailleurs, prochainement, publier une édition révisée. Sur fond d'accord essentiel, il nous semble que les deux ouvrages ne font pas double emploi : ils sont plutôt complémentaires. La répartition de la matière est différente. Surtout, Macleod prend principalement en compte la théologie anglo-saxonne, et même spécifiquement britannique, alors que nous avons cherché à être aussi français que possible : après le XVI^e siècle, il ne cite plus aucun auteur français (le seul francophone est un Belge, le catholique J. Galot, dont un livre est cité dans sa traduction anglaise). Tout en restant scientifique, Macleod se rapproche davantage de la vulgarisation ; il joue habilement des citations d'auteurs qu'on ne peut pas classer parmi les évangéliques et, parfois, sans avertir que le sens de leurs formulations est nettement différent dans le contexte de *leurs* systèmes¹ ; il touche rapidement certains points délicats, comme le sens de la question de Marie en Luc 1.34, où le catholicisme traditionnel voyait un vœu de chasteté perpétuelle (p. 24), ou la conscience du Christ (p. 236s.) — nous estimons avoir exploré plus avant.

Sans surprise — deux théologiens, même proches, ne sauraient être d'accord sur tout ! — nous différons parfois de Macleod. Nous sommes

« estomaqué », avouons-le, de lire, p. 56 : « Nous n'avons que très peu d'éléments qui pourraient laisser penser que l'auteur aux Hébreux ait eu des contacts avec la pensée platonicienne... », alors que l'unique débat concerne la dose de platonisme, massive ou plus mesurée, et le rapport plus ou moins direct avec Philon d'Alexandrie — comme on s'en rendra compte en lisant les grands commentaires de Ceslas Spicq ou de Samuel Bénétreau, ou la forte synthèse de Thompson². Nous n'apprécions guère la thèse selon laquelle « avant l'incarnation, Dieu connaissait ces choses [l'expérience de la vie humaine] par l'observation. Mais l'obser-

1. Ainsi la citation de Karl Barth, p. 215, sur Jésus-Christ le juge qui « accomplit ce jugement en subissant lui-même le châtiement que nous avons tous attiré sur nous » favorise l'illusion d'un accord de Barth avec la théologie évangélique ; or, à la même page (*Dogmatique*, IV,1*, p. 267), Barth précise que ce n'est « ni dans le sens que Jésus-Christ, en subissant notre châtiement, nous a évité de le subir nous-mêmes, ni dans le sens qu'il "satisfait" par là à la colère de Dieu », ce qui doit être, au contraire, la doctrine de Macleod. Ainsi la citation de Pannenberg, p. 308, « Jésus-Christ appartient donc déjà à la définition de Dieu et par conséquent à sa divinité, à son être » : Pannenberg parle de Jésus *en tant qu'homme*, et il fonde sa divinité sur l'événement de la résurrection (avec *rétroactivité* ontologique éternelle), ce qui s'éloigne fort de la doctrine orthodoxe. Donald MACLEOD avertit bien plus clairement dans son article « The Christology of Wolfhart Pannenberg », *The- melios*, 25/2, fév. 2000, p. 19-41, bien qu'il laisse dans l'ombre la *rétroactivité* ontologique.
2. James W. THOMPSON, *The Beginnings of Christian Philosophy. The Epistle to the Hebrews*, The Catholic Biblical Quarterly Monograph Series 13, Washington, The Catholic Biblical Association of America, 1982, 184 p.

vation, même quand elle est omnisciente, reste en deçà de l'expérience personnelle » (p. 227) : il est terriblement anthropomorphique de parler ce connaissance par observation pour la science divine, et de lui supposer une infériorité quelconque ! Nous serions plus traditionnel sur la subordination, dans l'égalité, au sein de la Trinité divine et le *filioque* (p. 170-183) et moins sévère pour K. Rahner (p. 227s.) et Donald Baillie (p. 233ss) ; mais l'écart, ici et là, n'est pas considérable. Macleod critique à juste titre John MacArthur, auteur et prédicateur évangélique bien connu aux Etats-Unis, pour avoir soutenu que le Christ, qui a toujours été Dieu, n'est devenu Fils que par l'incarnation (p. 151-154) ; M. Daniel Mattioli (dans un travail académique qu'il nous a remis) nous a appris que John MacArthur s'est publiquement rétracté et corrigé sur ce point, à l'automne 1999.

La traduction est globalement remarquable¹ ; la phrase initiale du chapitre IV (p. 128), « Si l'on survole ce que Lessing a appelé "le large et répugnant caniveau de l'histoire"... » appelle un commentaire particulier : Lessing, dans *la Démonstration d'Esprit et de puissance*, parle de l'écart, à ses yeux infranchissable, entre les vérités contingentes de l'histoire et les vérités éternelles de la religion, et son expression fameuse, *der garstige breite Graben*, est rendue par F. Ryser, le traducteur de Barth, « le grand, l'abominable fossé »². Le soin apporté à la relecture n'a

1. Signalons seulement « alternative » au sens anglais, p. 167 (alinéa 2). Le combat de « la langue au creuset » continue !

laissé que peu de coquilles³. Le lecteur apprécie vivement les trois index fournis. On peut déplorer que certains ouvrages qui existent en français continuent d'être cités dans l'édition anglaise : c'est légitime pour des ouvrages dont l'original est anglais (comme ceux d'I. Epstein sur le judaïsme et de Joyce Baldwin sur Daniel), mais on regrette qu'Athanase discoure *against the Arians* (p. 144ss, 200) ; surtout, un Français garde en travers de la gorge que Calvin, dans sa correspondance, soit cité dans la langue de Shakespeare (p. 181, également des opuscules, et Th. de Bèze)...

L'évocation de Calvin nous offre l'occasion de mentionner la très heureuse publication d'un sermon inédit sur Esaïe 55, prêché le lundi 25 juillet 1558, redécouvert « par hasard » dans la bibliothè-

2. P. 302 du fasc. de la *Dogmatique* cité plus haut.

3. M. Mattioli a dressé une liste de 12 errata, par exemple, p. 156, « la réflexion théologique qui a suivie », ou p. 263, « l'Eglise de Philippe » (pour Philippes). Nous ajouterions, p. 91, dans la citation de Calvin, « ousice », pour *ousia* (Calvin n'est pas fautif !), p. 301, « inclue » (pour incluse), et p. 50, « Kritishe » pour *Kritische*. Les initiales du théologien anglican Lampe seraient G.K.W. d'après les p. 246, 248, 300-304, 307, 310 ; nous avons toujours vu G.W.H., ce qui se trouve d'ailleurs p. 56 (mais G.W.K. en note 3), et p. 76 ; un recouplement nous permet de dire que l'erreur doit se trouver dans l'original de Macleod. P. 108 n.1, la *Theology of the New Testament*, de Bultmann, en traduction anglaise, est citée, mais ce devrait être vol.I et non vol.II (l'erreur vient-elle de Macleod ?). P. 175, la référence de 2 Co 13.14 est indiquée, mais elle ne vaut que pour la numérotation des bibles anglaises ; en français (et pour le grec), c'est 2 Co 13.13.

que de l'Eglise protestante française de Londres¹. A l'occasion du 450^e anniversaire de sa charte de fondation, cette Eglise (pasteur Leila Hamrat) a décidé la publication, excellemment réalisée, avec une introduction et des notes éclairantes. La vigueur du prédicateur traverse les siè-

cles, avec son souci pastoral, sa volonté brûlante d'appliquer le message à la vie de ses auditeurs, auxquels l'édition nous permet de nous joindre.

Pour cet ouvrage, comme pour la christologie de Macleod, merci !

1. Jean CALVIN , *La Famine spirituelle (sermon inédit sur Esaïe 55, 1-2)*, éd. et annoté par Max ENGAMMARE, avec une trad. anglaise jointe par Francis HIGMAN, Genève, Droz, 2000, 77 p.

Henri BLOCHER

Colloque à la faculté

« Catholiques et évangéliques en dialogue »

du vendredi 23 mars 15 h au samedi 24 mars 16 h

Avec la participation de

Bernard Sesboüé – théologien catholique,

Alain Nisus – pasteur, et les enseignants permanents de la faculté

Une occasion de s'informer et de faire le point sur les dialogues théologiques bilatéraux en cours et d'échanger témoignages et réflexions sur les relations locales